

MNH MAG

Infirmier de coordination :
un rôle pivot > 19

#218
décembre 2021
Le magazine
qui prend soin
de votre avenir



Service psy

COMMENT

ACCOMPAGNER

LES ADOS

MNH

Protéger les professionnels de la santé
et du social, tout simplement

N° ISSN 2610-5632



AU
CONTACT
DES
ÉQUIPES

Une séance d'art thérapie avec une éducatrice et une art thérapeute. Par leurs gestes, leurs dessins, les jeunes expriment une émotion au son d'une musique caractérisant pour eux cette émotion.

EN SERVICE
DE PSYCHIATRIE

FAIRE FACE À LA DÉTRESSE DES ADOS POST-COVID

Certains adolescents souffraient déjà d'un état dépressif latent. Mais l'isolement social lié à la Covid a accentué leur difficulté. Au Centre hospitalier Théophile Roussel à Montesson (78), un service psychiatrique accueille ces ados pour leur permettre de se libérer de leur mal-être.

TEXTES ET PHOTOS OLIVIER DONNARS

Dans le bâtiment, les soignants passent leur temps à verrouiller les portes derrière eux. L'unité d'accueil et de soins intensifs (UASI) est le seul service fermé du Centre hospitalier Théophile Roussel. La douzaine d'adolescents accueillis dans le service ne peuvent en sortir sans être accompagnés d'un soignant. Les adolescents sont cependant libres de se déplacer de leur chambre au salon, où ils aiment se retrouver à discuter ou pour souhaiter la bienvenue à un nouveau venu. L'UASI accompagne habituellement des adolescents psychotiques,

souffrant d'hallucinations et violents vis-à-vis d'eux-mêmes et des autres. Mais depuis le premier confinement, le profil des admissions a changé : beaucoup de jeunes dépressifs, avec des idées suicidaires, exprimant leur mal-être en passant à l'acte, en s'automutilant. « La plupart vivaient déjà avec des fragilités, des problèmes psy sous-jacents mais contrôlés par leur vie sociale, indique Bertrand Petiton, cadre de santé de l'UASI. Mais les phases successives de confinement et de déconfinement ont fait voler en éclats leurs relations sociales, révélant des dysfonctionnements ●●●

AU
CONTACT
DES
ÉQUIPES



Un adolescent aime jouer sur la guitare qu'il a apportée avec lui. Un autre a la passion de la photographie qu'il pratique de manière assidue.



STANISLAS

Infirmier à l'unité d'accueil
et de soins intensifs du centre
hospitalier Théophile Roussel

Un soin plus relationnel

« Je suis devenu infirmier vers l'âge de 33 ans. Je n'ai jamais aimé faire des piqûres. C'est pour cela que j'ai choisi la psychiatrie, le soin est moins technique et plus relationnel. La personnalité du soignant y joue beaucoup. On dit souvent qu'on vient en psychiatrie avec ce qu'on est. Peut-être que certains jeunes patients voient en moi une image un peu paternelle qu'ils n'ont pas eue... [rires] Avant de commencer mon travail de l'après-midi, je passe par le jardin. Je laisse les jeunes venir m'aider en les sollicitant gentiment. La plupart y viennent avec plaisir. Ils découvrent par eux-mêmes de nouveaux légumes, de nouvelles plantes, participent à les planter, les voient grandir au gré des saisons, les récolter. Cela ajoute du rythme à leur propre vie. »

•••

familiaux, des traumatismes non résolus, des abus sexuels étouffés par la vie. » Beaucoup de parents ont alors découvert le mal-être de leur adolescent. Bien que certains s'en doutaient, mais étaient dans le déni. « Vivre en permanence avec leurs parents est devenu encore plus compliqué. Certains sont restés terrés dans leur chambre toute la journée, poursuit le cadre de santé. Ceux ayant des comportements à risque ont poussé les limites en consommant des toxiques, de l'alcool ou bien en sortant pour transgresser les impératifs du confinement. » Pour d'autres, le confinement a été, au contraire, un cocon sécurisant et le déconfinement une source d'angoisse. « Beaucoup redoutaient le retour à l'école parce qu'ils s'y font harceler, explique Agathe, jeune infirmière à l'UASI depuis deux ans. Ils craignaient de retrouver leurs bourreaux. » Les emplois du temps scolaires perturbés





Dans le bureau des soignants, l'équipe du matin rend compte de la situation des jeunes à l'équipe de l'après-midi. Quinze soignants travaillent dans l'unité alternant, par groupes de cinq, matin, après-midi et nuit.

Les soignants face à l'afflux

Durant la période Covid, les demandes d'admission ont explosé. Des demandes majoritairement justifiées, suite à la fermeture de services psy durant la crise de la Covid, de services débordés ou bien de services d'urgence qui ne savent pas gérer des cas jugés extrêmes. Des demandes administratives viennent aussi d'autres départements. Pour faire face à cet afflux massif, l'UASI a dû mettre en place des consultations rapides. Soignants et psychiatres ont



rencontré les jeunes et leurs familles pour évaluer et prioriser leur situation d'urgence. Les prioritaires étant ceux susceptibles de passer à l'acte, qui l'expriment, le scénarisent. L'attente

d'admission peut être d'une à deux semaines. Depuis deux ans, le service ne désemplit pas. Chaque départ permet d'accueillir une nouvelle arrivée.

et les cours en visio ont déstabilisé ceux que les parents poussent à l'excellence. « *Sous pression, ils décrochent des études, se replient sur eux-mêmes et développent une phobie scolaire* », renchérit sa collègue infirmière Émilie. Avec pour conséquence l'expression d'un profond mal-être, de violentes crises verbales et physiques allant souvent jusqu'aux scarifications.

Trois fois plus d'admissions

Depuis deux ans, les demandes d'admission de jeunes dépressifs ont été multipliées par trois. Tous viennent sur indication d'un psy-

chiatre, d'un centre médico-psychologique ou des urgences. Les admis sont censés rester trois à quatre semaines. Mais les jeunes dépressifs restent au minimum deux mois. « *La première des prises en charge, c'est de les isoler de leur univers habituel et des parents, insiste Bertrand Petiton. On leur offre la possibilité de se décharger d'un poids difficile à supporter seul en se confiant à un soignant, bienveillant, loyal, ne portant aucun jugement et avec lequel ils n'ont aucun enjeu affectif.* » La parole se libère surtout lors de moments informels. « *Au cours d'un simple atelier de cuisine, certains se confient sur un problème profond ou bien sur un souci arrivé avec d'autres jeunes du service mais qui les renvoie à des* ... »

Des adolescentes disent au revoir à l'une d'entre elles qui part en permission quelques jours dans sa famille. Les jeunes sont toujours bienveillants entre eux, se réconfortent.



22 % des 15-24 ans

ONT DÉCLARÉ DES SYMPTÔMES D'ÉTAT DÉPRESSIF CONTRE 10,1 % EN 2019. (ENQUÊTE COVIPREV, SEPT 2021)

AU
CONTACT
DES
ÉQUIPES



Au cours des ateliers, il n'est pas rare que les ados s'expriment sur des pensées ou des sentiments enfouis. Les éducatrices n'hésitent pas alors à en discuter.



inquiétudes plus profondes », explique Sonia, infirmière depuis trois ans dans le service. Les soignants profitent d'un détail pour aborder des sujets qu'ils n'osent pas avoir avec leurs parents ou bien sur leur mal-être. « Un jour, une jeune fille avec qui je faisais des courses se sentait observée et persécutée par les clients, rapporte Émilie. Je l'ai rassurée et de là, nous avons entamé une discussion sur le fait que nos différences ne focalisent pas l'attention de tous. » Leur journée est rythmée par la vie quotidienne en communauté, à laquelle s'ajoutent des activités de cuisine, d'art thérapie, du sport. « Nous leur proposons aussi des ateliers de génogramme, une sorte d'arbre généalogique où ils tracent leurs relations familiales et sociales, leurs ententes et leurs conflits, explique Émilie. Et aussi des séances d'autoportraits où ils expriment comment ils se perçoivent. »

socialisation et les limites en général, ajoute Agathe. Gérer tous les sentiments, de la joie à la colère, l'envie, l'impatience, la frustration, les amourettes. Il faut aussi vérifier les rapports entre eux, notamment si l'un n'attire pas un autre vers le bas, en entraînant à faire une crise ou à se scarifier. » Au besoin, lorsque la crise monte, les soignants proposent d'évacuer leur colère en chambre d'isolement. « Ils savent qu'ils peuvent se libérer en se sentant légitimes de le faire ici parce qu'on peut le gérer, explique Agathe. Mais bien évidemment, on y met par la suite des limites en travaillant dessus. Nous avons appris à gérer toute cette violence sur le tas, sans y être formés, et cela a souvent été éreintant. » Les efforts des soignants sont cependant récompensés lorsque les jeunes sortent de l'unité, une fois leur état stabilisé. Mais avec parfois un sentiment d'impuissance et de frustration, quand certains reviennent dans l'unité après un nouveau passage à l'acte. La faute à une famille défaillante qui les replonge dans le même contexte ou bien à un suivi social et éducatif approximatif. Les soignants restent positifs. « On apprend énormément d'eux, de leur force comme de leurs faiblesses, confie Agathe. Ils s'accrochent, ils se battent. En un mois et demi, on les voit vraiment grandir et cela donne de l'espoir. »

Une fresque réalisée en 2018 par cinq graffeurs. Le parc du Centre hospitalier Théophile Roussel est aussi un lieu d'expression artistique avec des ateliers pour les patients.



Des efforts récompensés

Les soignants sont donc à la fois infirmiers, animateurs et éducateurs. « Il faut rappeler sans cesse les règles de vie, de